



EVA LEIGH

*Une occasion rêvée*

LES MYSTÈRES DE LONDRES

J'AI  
LU  
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

## **Eva Leigh**

Elle est auteure de romances historiques. Depuis le succès de son premier roman *Le cow-boy et la lady*, elle a reçu plusieurs distinctions aux RITA Awards et ses livres figurent régulièrement sur la liste des best-sellers. Elle publie également sous le nom de Zoë Archer.



Une occasion rêvée

*Du même auteur  
aux Éditions J'ai lu*

**CHRONIQUES À L'ENCRE ROUGE**

- 1 – L'aristocrate et la roturière  
*N° 12069*
- 2 – Le cœur du scandale  
*N° 12126*
- 3 – Sage mais pas trop...  
*N° 12314*

**LES MYSTÈRES DE LONDRES**

- 1 – L'amour au bout de la nuit  
*N° 12433*

EVA  
LEIGH

LES MYSTÈRES DE LONDRES – 2

Une occasion  
rêvée

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Sophie Dalle*





POUR elle

Si vous souhaitez être informée en avant-première  
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures  
préférées, retrouvez-nous ici :

**[www.jailupouelle.com](http://www.jailupouelle.com)**

Abonnez-vous à notre newsletter  
et rejoignez-nous sur Facebook !

*Titre original*

COUNTING ON A COUNTESS

*Éditeur original*

Avon books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York

© Ami Silber, 2018

*Pour la traduction française*

© Éditions J'ai lu, 2019

*À Zack*





# 1

*Londres, 1817*

Si Christopher Ellingsworth détenait son titre de comte de Blakemere depuis bientôt six mois, il continuait de recevoir des personnes peu recommandables dans sa résidence de célibataire. Aujourd'hui ne faisait pas exception.

Kit se prélassait sur l'un des canapés du salon, un verre de vin à la main. Membres alanguis et paupières lourdes, il savourait ce moment de plaisir indolent, Jeanette jouant du pianoforte et Bijou pirouettant autour de la pièce en faisant tournoyer des écharpes de couleurs vives.

— Bravo, mes chéries, murmura-t-il à la fin de leur numéro.

— Une autre, milord ? s'enquit Bijou, le souffle court.

Son accent français avait tendance à vaciller : elle devait être native de Leeds et non de Lyon, comme elle le prétendait, mais quelle importance ? Elle n'était pas là pour débattre de la philosophie de Voltaire. Kit avait ramené ces créatures du Royal Opera la veille – ou, plus exactement, très tôt ce matin – et elles s'étaient révélées si distrayantes qu'il les avait retenues toute la journée.

Le crépuscule tombait et il se délectait d'avance de la nuit à venir.

— Venez par ici.

Il se tapota la cuisse.

— Laquelle d'entre nous ? demanda Jeanette.

— Les deux, répliqua-t-il, magnanime.

À grand renfort de gloussements, elles se précipitèrent vers lui. Bijou se percha sur sa jambe étendue pendant que Jeanette se glissait sous son bras. Elles étaient soyeuses, parfumées et pleines d'entrain – précisément ce dont Kit avait besoin.

Les doigts de Bijou se promenèrent le long de son torse et s'aventurèrent dans le col ouvert de sa chemise. Un frémissement le parcourut.

— Depuis quand les comtes ont-ils des muscles ? s'étonna-t-elle avec une moue taquine.

Jeanette ébouriffa les cheveux de l'intéressé.

— Notre hôte a été soldat. Il a bien fallu qu'il acquière de la force.

— Je suis encore plus vigoureux en temps de paix, affirma-t-il avec un sourire langoureux.

Ces demoiselles pouffèrent. Jeanette lui mordilla l'oreille.

— On pourrait peut-être vérifier ? proposa-t-elle.

Un coup sec retentit à la porte. Kit fronça les sourcils. Ses domestiques savaient combien il détestait être dérangé lorsqu'il était en bonne compagnie.

— Fichez-moi le camp ! aboya-t-il.

Bravant cet ordre, le majordome apparut. Il ignore ostensiblement les danseuses pendues à son employeur.

— Je vous prie de m'excuser, milord. J'ai eu beau répéter à ce gentleman que vous étiez occupé, il s'obstine. Il prétend que vous lui avez fixé un rendez-vous.

Le serviteur lui présenta une carte de visite.  
Se dégageant de l'étreinte de Jeanette, Kit lui fit signe d'approcher et jeta un coup d'œil au bristol :

*Herbert K. Flowers*  
*Cabinet d'avocats Corran & Flowers*  
*Lincoln Fields*

— La barbe ! marmonna Kit.

En effet, il se rappelait vaguement avoir reçu un courrier requérant une rencontre dans les plus brefs délais.

— Faites-le entrer.

— Bien, milord.

Le domestique s'inclina avant de s'éclipser.

Bijou s'empara de la carte et l'examina, les yeux plissés.

— Qui est-ce ?

— Quelqu'un qui consacre ses journées à régler des affaires fastidieuses.

— Quelle horreur !

— Exactement.

Le majordome reparut.

— Me Herbert Flowers ! tonna-t-il.

Un homme d'âge moyen, bien portant et impeccablement habillé, franchit le seuil de la pièce.

— Monsieur le comte, merci de...

Flowers ralentit le pas et son sourire affable s'estompa tandis qu'il découvrait Jeanette et Bijou. Il s'empourpra, toussota.

— Excusez-moi, milord, mais peut-être vaudrait-il mieux nous voir en privé ? L'affaire dont je viens vous parler est... délicate et confidentielle.

Kit poussa un soupir. Toutefois, il ne prit pas la peine de se redresser.

— Mesdemoiselles, si vous voulez avoir l'amabilité de m'attendre là-haut...

Elles se levèrent et s'en allèrent en riant. D'un geste, Kit invita Flowers à s'asseoir.

— Avez-vous soif ? Peut-être la cuisinière pourrait-elle nous préparer quelque chose d'à peu près mangeable.

— Je vous remercie, monsieur le comte, mais sitôt notre discussion terminée, je rentrerai chez moi où m'attendent mon épouse et un dîner.

Kit but une gorgée de vin.

— Vous pourrez dévorer les deux, je suppose. Ou les prendre ensemble dans votre lit.

— Je... euh... Si nous en venions au sujet qui nous intéresse ? bredouilla Flowers, écarlate.

Il lissa son gilet, l'air grave.

— J'ai cru comprendre que vous aviez été un ami intime de feu lord Somerby.

Le seul fait d'entendre prononcer le nom du vieil homme bouleversa Kit.

— Nous nous sommes connus à Roliça en 1808. L'expression de Flowers se fit mélancolique.

— Le marquis fut un client estimé de mon cabinet pendant quatre décennies. La nouvelle de son décès nous a terriblement attristés.

Il offrit à Ellingsworth un regard empli d'empathie.

— Vous devez être très affecté, vous aussi.

Kit eut un demi-sourire.

— Je m'attends à chaque instant à le voir surgir à ma porte et exiger que je l'accompagne sur-le-champ à son restaurant préféré. Il ne tolérerait aucun refus.

— Lord Somerby était un homme déterminé. Il est logique qu'il ait aussi admirablement servi son pays pendant la guerre.

— Personne n'osait jamais lui dire non, renchérit Kit. Remarquez, ajouta-t-il en haussant légèrement les épaules, ce n'est pas faute d'avoir essayé. Il avait ses idées à propos des mouvements de troupes et moi, les miennes.

— C'est précisément ce qu'il appréciait chez vous. Le marquis me l'a lui-même déclaré. Il avait toujours un mot gentil pour « ce jeune capitaine Ellingsworth ». Il louait volontiers votre courage et vos dons de tacticien.

Kit détourna les yeux.

— N'exagérons rien. Je me suis contenté de faire mon devoir, rien de plus.

— Sauf votre respect, milord, osa Flowers, il n'était pas le seul homme d'influence à penser cela de vous. Sa Majesté le prince a été très touché par les récits de votre héroïsme que lui a rapportés lord Somerby. Vous n'auriez jamais obtenu un comté si vous vous étiez contenté d'assumer vos responsabilités.

Indifférent, Kit porta son regard des murs aux fenêtres, puis aux moulures en plâtre du plafond.

— Sans doute.

Hélas, le titre était essentiellement décoratif. Il s'accompagnait d'un domaine de taille moyenne, situé à la frontière la plus au nord du Northumberland, qui ne lui rapportait quasiment aucun revenu. Si Kit appréciait d'être passé du statut de troisième fils d'un marquis à celui de comte, cette montée en grade n'altérerait guère le cours de son existence.

Il n'en était pas moins reconnaissant envers lord Somerby. Ses parents l'avaient aimé, bien sûr, mais Somerby, lui, avait véritablement cru en ses capacités.

— Donc, vous et lord Somerby étiez proches, nota Flowers.

Kit hocha la tête.

— Il a été lieutenant général sur la péninsule Ibérique pendant la plus grande partie de la guerre, nos chemins se sont donc croisés à de multiples reprises. Il avait un faible pour les *pastéis de nata* et nous en dégustions souvent ensemble sous sa tente, arrosés d'un bon whisky, en évoquant nos pubs londoniens préférés. Nous parlions aussi de stratégie et du bien-être de nos soldats.

Certains officiers que Kit avait rencontrés durant cette période s'étaient montrés cruels ou sans cœur, obsédés par leur quête de gloire. Lord Somerby n'était pas de ceux-là. Il avait toujours brillé par son humanité.

— A-t-il abordé avec vous la question du mariage ? Et plus particulièrement, du vôtre ?

Kit fronça le nez, pris au dépourvu.

— De temps à autre.

En vérité, lord Somerby avait souvent harcelé Kit à ce propos, lui enjoignant de convoler, surtout lorsque la conversation les entraînait sur le terrain de l'avenir.

— Il vous faut une femme, disait-il, et pas une de ces actrices ou demi-mondaines que vous vous entêtez à fréquenter. Une épouse digne de ce nom, dotée de sang-froid et d'intelligence, pour vous soutenir.

Un jour, Kit avait fini par s'emporter.

— Je ne vous vois jamais, quant à vous, écrire à une compagne adorée.

Devant le désarroi palpable de son ami, Kit avait aussitôt regretté ces paroles.

— Je suis marié, fiston, avait rétorqué Somerby d'une voix douce. Dieu l'a rappelée à lui, ainsi que

le bébé qu'elle portait. Je ne remplacerai jamais Lizzie.

Kit ravala sa salive. Lord Somerby et son épouse étaient ensemble, désormais...

— Pourquoi cette question, monsieur Flowers ?

L'avocat plaça son cartable en cuir sur le bord d'une table basse.

— Je ne voudrais pas vous accaparer trop longtemps, milord.

Il sortit de la serviette plusieurs documents noirs d'une écriture serrée.

— Il s'agit de la disparition de lord Somerby, ajouta-t-il.

Kit posa son verre et se redressa, soudain mal à l'aise.

— Vous êtes son exécuteur testamentaire, devina-t-il.

— Oui.

Flowers jeta un coup d'œil aux papiers.

— Ceci est une copie de son testament, et il vous concerne.

— Je ne vois pas en quoi. Nous n'étions liés ni par le sang ni par alliance.

L'esprit en ébullition, Kit se frotta le menton.

— Et cependant, répliqua l'homme de loi, vous figurez parmi ses bénéficiaires.

— Pardon ?

Flowers extirpa une paire de lunettes de la poche intérieure de sa veste et les chaussa.

— S'il est vrai que la majorité de sa considérable fortune revient aux membres de la famille, le marquis en avait réservé une part pour vous. Vous recevrez une somme initiale de dix mille livres, puis une rente annuelle de mille livres, et ce sur cinquante ans.

Le cœur de Kit fit un bond.



— C'est impossible !

— J'ai moi-même transcrit les dernières volontés de lord Somerby à la veille de sa mort. Il n'y a pas d'erreur, milord. Cet argent est à vous, et si vous veniez à décéder avant les cinquante années écoulées, il reviendrait à vos descendants.

— Je...

Kit se trouva à court de mots, alors que cela ne lui arrivait jamais. Son pouls s'accéléra. Était-ce vrai ? Pouvait-il y croire ?

En tant que troisième fils, il ne touchait qu'une modeste allocation. Comme nombre de ses congénères, il vivait à crédit : appartement, vêtements, vin... Sans compter les dettes de jeu. Et pourtant, il y retournait sans cesse, prenant des risques inconsidérés et priant pour recevoir la manne qui lui permettrait de réaliser son rêve – une chimère à laquelle il s'était raccroché pendant toute la guerre et grâce à laquelle il avait survécu dans un monde de feu et de sang.

— La nouvelle vous réjouit, j'imagine, dit Flowers.

— Absolument. J'ai... des projets.

Il espérait ainsi chasser la tristesse qui le hantait depuis son retour de Waterloo. Dans les moments de calme, des ombres rôdaient dans les coins et lui chuchotaient des pensées qui le ramenaient inexorablement à l'enfer de la guerre et l'omniprésence de la mort. Aussi courait-il de plaisir en plaisir dans l'espoir d'écarter ces spectres. S'il pouvait accomplir son grand objectif, peut-être n'aurait-il plus à les affronter.

Plus le conflit s'était éternisé, sa vie se résumant à l'ennui et aux batailles, au sang et au désespoir, plus Kit avait aspiré à une existence dédiée au

plaisir, où chaque journée serait remplie de bonheur et de beauté.

Il avait toujours adoré se rendre à Vauxhall avec ses pavillons, ses jardins, ses lumières et sa musique – une parade ininterrompue de joie. Et s’il réussissait à créer un lieu comme celui-là, un parc d’attractions, entièrement conçu et géré par lui ? Ne serait-ce pas le meilleur moyen de tourner le dos à la mort pour s’immerger dans la vie ?

— Où dois-je signer ?

Il se leva, arpenta la pièce.

— Il doit y avoir une plume quelque part. Je vais sonner un valet...

— Un instant, monsieur le comte.

Flowers se mit debout. Kit s’immobilisa, frappé par la gravité de son interlocuteur. Échaudé par des années passées sur les champs de bataille, son instinct lui dictait la méfiance.

— Lord Somerby a posé une condition – inhabituelle, certes, mais à laquelle il tenait par-dessus tout.

— Je vous écoute.

L’avocat s’éclaircit la gorge.

— Comme vous le savez, lord Somerby était veuf. Il était fort attaché aux liens sacrés du mariage.

Flowers marqua un temps.

— Puis-je vous suggérer de boire une gorgée de vin, milord ?

Kit préféra se diriger vers le guéridon où trônait une carafe de cognac. Il s’en versa une dose généreuse et l’avalait d’un trait. De l’alcool de contrebande, vraisemblablement, mais tant pis. Pour l’heure, la sensation de chaleur dans sa gorge le réconfortait.

— Que dois-je faire pour obtenir mon legs ?

— À partir d'aujourd'hui, vous avez trente jours.  
Kit étrécit les yeux.

— Pour... ?

— Vous marier. Alors, et alors seulement, vous recevrez votre part de la fortune de lord Somerby. Sinon, l'argent ira à une lointaine cousine du marquis, qui vit aux Bermudes.

Flowers tenta de sourire, en vain.

Kit eut un vertige. Le salon tangua, mais l'alcool n'y était pour rien.

— Nom de nom !

Il s'agrippa au goulot de la carafe comme à une bouée de sauvetage. Le décor se remit d'aplomb, mais l'univers de Kit était sens dessus dessous.

— Apparemment, je vais me marier très bientôt.

Inspectant l'allée étroite et sombre, Tamsyn songea que ses chances de survivre aux dix minutes à venir étaient bien minces.

— Tu as une arme à feu ? s'enquit Nessa, juste derrière elle.

— J'ai un couteau dans ma jarretière.

Son amie claqua la langue.

— Une lame ne servira à rien contre un pistolet.

Redressant le dos, Tamsyn lui répondit d'un ton qu'elle espérait confiant :

— En huit ans de contrebande, j'ai appris toute sorte de choses et, entre autres, l'art de l'esquive. On ne m'a encore jamais tiré dessus, conclut-elle avec un sourire.

— Il y a une première fois pour tout, marmonna Nessa.

Tamsyn secoua la tête.

— Tu as une drôle de manière de m'encourager.

Nessa s'efforça de paraître plus enjouée, mais son regard trahissait son inquiétude. Elle caressa la joue de Tamsyn.

— Pardonne-moi, mon chou. Tu as tant fait pour Newcombe, et ce depuis ton adolescence, alors que Dieu avait déjà rappelé à Lui tes pauvres parents.

Un étai se resserra autour de la poitrine de Tamsyn, toujours aussi douloureux dix années après. Propriétaires terriens, Adam et Jane Pearce s'étaient offert une balade à bord de leur bateau de plaisance au large de la côte des Cornouailles, laissant leur fille de quatorze ans seule à la maison pour finir ses devoirs. Elle ne les avait jamais revus vivants.

Le titre de baron était revenu à Jory, l'oncle de Tamsyn. Mais si les habitants de Newcombe avaient espéré recevoir la même attention que celle apportée par l'ancien baron, ils avaient été amèrement déçus. Une mauvaise saison de pêche et des taxes exorbitantes avaient décimé les moyens de subsistance des villageois. Orpheline et à la dérive, Tamsyn avait fini par trouver une solution – audacieuse, certes – pour remédier à cette situation.

Malheureusement, aujourd'hui, tout risquait de s'écrouler si elle ne parvenait pas à déplacer très vite cette satanée cargaison de cognac et de dentelle. Elle avait parcouru le chemin jusqu'à Londres pour sauver son village. Un échec mettrait en péril la vie des quatre cents âmes qui dépendaient d'elle.

De nouveau, elle scruta l'allée. L'endroit empestait le cuir et l'eau stagnante, et le jour tombait rapidement. Non loin, un tanneur appelé Fuller tenait boutique, mais ce commerce de façade

dissimulait en fait une entreprise infiniment plus profitable.

Nessa donna voix aux inquiétudes de Tamsyn.

— Tu es sûre qu'on peut compter sur cet individu ?

— C'est la meilleure piste qu'on ait eue en quinze jours. Viens !

À plus d'une reprise, Tamsyn avait échappé aux douaniers, courant le long de la plage et se réfugiant dans des grottes pour semer ses poursuivants. Elle avait appris à tirer au pistolet et à poignarder un homme pour le blesser sans le tuer. Chaque fois qu'il fallait décharger un nouvel arrivage, elle devait faire face à une multitude de dangers. Si elle avait les mains moites à présent, ce n'était pas par peur du péril physique, mais par crainte de décevoir tous ceux qui comptaient sur elle.

Nessa la suivit, ses pas faisant écho aux battements de cœur de Tamsyn. Cependant, pour rien au monde celle-ci ne se déroberait.

Elle passa devant un homme qui dormait à même le sol. Il souleva une paupière et émit un grognement de surprise. Les femmes de qualité ne fréquentaient pas les allées minables de Londres. Une fois de plus, Tamsyn s'en voulut de ne pas s'être changée avant de quitter la résidence de lady Daleford le matin même. Hélas, il était trop tard pour y remédier. Elle devait aller de l'avant.

Le magasin de Fuller n'était guère plus qu'une table protégée par un auvent et sur laquelle étaient étalées des peaux à différents stades de tannage. Les relents de solution au citron lui piquèrent les yeux, et Tamsyn entendit Nessa ravalier un haut-le-cœur. Un personnage aux joues flasques, affublé d'un lourd tablier, les accueillit.

— Vous cherchez des cuirs fins, mesdames ? s'enquit-il avec un dédain à peine dissimulé.

Tamsyn tâta l'une des peaux, fit mine de l'examiner.

— Bill Conyer a dit que vous pourriez nous aider.

En désespoir de cause, elle était descendue au port en quête de pistes. Conyer, un débardeur sans travail, lui avait donné le nom et les coordonnées de Fuller, moyennant une compensation financière, bien sûr.

— Conyer m'envoie jamais personne pour du cuir, ronchonna le tanneur. Seulement pour...

Il arrondit les yeux.

— Vous êtes une lady. Les ladies ne...

— Moi, si, interrompit Tamsyn. Êtes-vous intéressé ?

— Comment je peux savoir que vous vous fichez pas de moi ? Y a pas de ladies dans le métier.

Tamsyn tripota l'étoffe délicate autour de son cou.

— Dentelle de Chantilly. Cinquante mètres, annonça-t-elle.

Elle retira une flasque de son réticule et la lui tendit.

— Voici un échantillon de mon cognac. Deux mille trois cents litres sont en attente dans les Cornouailles. Je suis à la recherche du bon acheteur pour les deux produits.

Fuller fixa le flacon sans le prendre.

— Allez-y ! insista Tamsyn en s'efforçant de conserver son calme – car dévoiler sa détresse ne servirait qu'à effaroucher Fuller. Vous n'en avez jamais goûté de meilleur.

Il saisit la flasque et but une goulée d'alcool. Puis il s'essuya la bouche du revers de la main.

— Une gnôle de premier choix, convint-il à contrecœur.

Tamsyn se garda de montrer sa satisfaction.

— Sauf que je serai pas votre receleur.

Le sang de Tamsyn se glaça.

— Pourquoi pas ?

— À cause que je traite pas avec les dames de la haute. On peut pas leur faire confiance.

— Je vous assure que je suis on ne peut plus fiable. J'exerce dans ce domaine depuis près d'une décennie et...

— Alors pourquoi vous avez pas d'acheteur ? Pourquoi ramper jusqu'à moi ?

Elle ouvrit la bouche, mais aucun mot n'en sortit. Comment lui expliquer que cette entreprise de contrebande était basée au sein de Chei Owr, la demeure familiale ancestrale ? Les souterrains sous la maison menaient directement à une crique, l'endroit idéal pour recevoir les marchandises. Ces caves servaient d'entrepôt pour le cognac et la dentelle jusqu'à ce que leur client, Ames Edmonds, vienne les chercher pour les redistribuer à travers l'Angleterre.

Le système fonctionnait à la perfection. Ni Jory ni son épouse, Gwen, n'étaient au courant – et pour Tamsyn, c'était très bien ainsi.

Tout aurait continué sans problème si Jory n'avait pas proclamé un mois auparavant son intention de vendre la propriété. Il en avait le droit : il était lord Shawe. Il avait expédié des courriers à des agents de Londres, bien qu'aucun acheteur potentiel ne se fût encore présenté.

Le désespoir de Tamsyn à la perspective de perdre sa demeure, l'ultime lien avec ses parents, avait redoublé lorsqu'elle avait reçu un message d'Ames, griffonné à la hâte et mettant un terme à leur partenariat.

La toute dernière livraison n'avait donc nulle part où aller, et le village avait grand besoin d'argent. Tamsyn s'était empressée de concocter un plan : Nessa – dans le rôle de sa bonne – l'accompagnerait à Londres afin qu'elle puisse connaître enfin une saison mondaine. Lady Daleford, une grande amie de ses défunts parents, lui avait proposé de l'accueillir chez elle et de lui ouvrir la porte aux événements les plus prisés de la capitale. Pendant ce temps, Tamsyn se lancerait à la recherche d'un nouveau client. Bals et réceptions, le soir ; expéditions dans les quartiers mal famés, le jour.

Elle avait une autre raison de vouloir séjourner à Londres. Toutefois, elle y consacrait nettement moins d'efforts.

Bien entendu, il n'était pas question de parler de tout cela à Fuller. Moins il en saurait sur elle, mieux cela vaudrait. La contrebande pouvait mener à la potence. Ou alors, comme elle était bien née, aux travaux forcés. Aucune de ces options ne la séduisait.

— Peu important mes motivations. J'ai de la marchandise de grande qualité à vendre et je vous propose de l'acheter. Nous en tirerons l'un comme l'autre un joli profit.

Fuller la fixa d'un air ahuri, avant de cracher par terre.

— Si vous étiez un type, je dis pas. Mais vous êtes une femme.

— Je gère un négoce avec succès, de la prise de contact avec le capitaine du bateau au déchargement des marchandises, à leur entreposage et à leur vente. Hélas, je peux difficilement changer de sexe.

— C'est pas mon problème, mam'zelle Culotte à froufrous. À moins que vous vouliez me montrer ce que vous cachez sous ces jupes.



— Je vous interdis de lui parler ainsi ! s'indigna Nessa.

Tamsyn leva une main. Elle était accoutumée à de telles insultes chez ses interlocuteurs.

— Si je le faisais, accepteriez-vous de traiter avec moi ?

Le visage de Fuller se fendit d'un sourire.

— Non. Je voulais juste vous titiller.

— Dans ce cas, nous n'avons plus rien à nous dire.

Tamsyn se détourna, accablée. Nessa sur ses talons, elle s'éloigna le long de l'allée, maîtrisant son allure au cas où Fuller changerait d'avis et la rappellerait. Il n'en fit rien.

Lorsqu'elles émergèrent dans la rue, Tamsyn put enfin souffler. Elle s'adossa contre un mur en brique et contempla le ciel plombé de Londres, à l'opposé de celui, bleu éclatant, qui s'étirait au-dessus des Cornouailles.

— Et maintenant ? gémit Nessa.

Tamsyn déboucha la flasque, essuya le goulot avec le coin de son fichu. La longue gorgée d'alcool lui brûla l'œsophage, renforçant sa détermination.

— Il ne me reste plus qu'à me trouver un mari.

## 2

— Je ne me l'explique pas, constata Kit. Je n'ai aucun mal à enchaîner les conquêtes et pourtant, dès l'instant où je songe au mariage, aucune des femmes que je rencontre ne me paraît digne d'endosser le rôle d'épouse.

Le regard sombre, il scruta la salle de bal des Eblewhite. Ce manoir situé au cœur de Mayfair était l'un des plus somptueux de la ville et à présent, il abondait de jeunes filles en quête d'un mari. Les yeux brillants, le sourire éclatant et la peau lisse, elles étaient toutes plus ravissantes les unes que les autres avec leurs robes de couleurs variées, ornées de rubans, de fleurs et de bijoux.

En dépit de l'élégance et de la gaieté alentour, Kit surveillait les coins où aurait pu se tapir un ennemi et repérait les issues de secours. La guerre était finie depuis deux ans, mais il avait encore du mal à se débarrasser des réflexes qui l'avaient maintenu en vie.

Un jour, peut-être, cette manie d'être toujours sur le qui-vive finirait par passer. Pour l'heure, il s'obligeait à se décontracter.

— C'est un mystère, en effet.

Thomas Powell, comte de Langdon et héritier du duc de Northfield, hocha la tête d'un air

faussement compatissant. Il s'exprimait avec un léger accent irlandais, reste d'une enfance passée dans le comté de Kerry.

— Je te l'ai répété cent fois : il te suffit d'en sélectionner une, de l'épouser, puis de te prendre une maîtresse. C'est ce que je ferais à ta place.

— Tu es le fils aîné d'un duc, riposta Kit. Jamais tu ne te retrouveras dans ma situation.

Les deux hommes se tenaient près du bol à punch.

— Je suppose que je me résoudrai à convoler un jour ou l'autre en justes noces, concéda Langdon. Par bonheur, ce n'est pas pour demain.

Ils saluèrent une lady sculpturale qui passait devant eux avec sa fille. La mère gratifia sa progéniture d'un coup de coude, et elles adressèrent de grands sourires à Kit.

— Lady Briscoe ne serait pas fâchée de t'avoir comme gendre, ironisa Langdon.

Kit s'inclina poliment et s'empessa de porter son regard ailleurs.

— Que reproches-tu à cette petite ? s'énerva son ami.

— Trop jolie. J'accumulerais les duels.

À vrai dire, ce n'était pas ce qui l'inquiétait. Il n'avait pas l'intention de rester fidèle envers sa future épouse, et réciproquement : après la naissance d'un héritier, elle pourrait le tromper avec qui elle voudrait.

Toutefois, un sentiment d'impatience le rongea. Son corps était en éveil comme dans les minutes précédant une bataille. L'horloge tournait, inéluctablement.

Son ami poussa un profond soupir.

— Tu es exaspérant.

Langdon but une gorgée de punch et fit la grimace.

— Y a-t-il du vin digne de ce nom ici ?

— Je n'en ai pas vu.

Kit n'en aurait pas pris, de toute façon. Il devait se montrer irréprochable s'il voulait séduire une épouse potentielle.

— À l'évidence, nous ne trouverons rien de buvable ici.

Langdon posa son verre. Son expression s'éclaira.

— L'opéra présente de nouvelles danseuses, ce soir. Il est encore assez tôt pour assister au spectacle. Et retrouver ces demoiselles à la sortie des artistes.

Il haussa un sourcil narquois.

— Je ne peux pas m'en aller, marmonna Kit à contrecœur.

La tactique de s'attarder près du bol à punch se révélait un échec. D'ailleurs, il était trop agité pour rester immobile, aussi décida-t-il d'arpenter la salle de bal. Langdon lui emboîta le pas et, ensemble, ils contournèrent les invités absorbés par les pas complexes d'une danse paysanne.

Toutes les jeunes femmes le suivaient des yeux, mais dès qu'il accrochait leur regard, Kit détournait la tête, feignant de s'intéresser aux lustres ou aux vases.

— Tu recommences, lui fit remarquer Langdon. Tu élimines les filles les unes après les autres comme autant de gilets ou de cravates.

— Je n'y peux rien. Le rire de celle-ci est trop criard. Celle-là est trop timide. Cette autre dépenserait tout mon argent et je serais encore plus endetté qu'aujourd'hui.

Après avoir appris les conditions imposées par Somerby dans son testament, Kit s'était précipité

chez lady Walford, la commère la plus accomplie de l'élite londonienne. Il lui avait annoncé – dans la plus stricte confidentialité – son intention de se marier durant le mois à venir. Naturellement, elle lui avait promis de garder le secret et comme par hasard, dès le lendemain matin, toute la bonne société savait que lord Blakemere était prêt à se ranger.

— Me voilà un homme titré et sur le point de recevoir une fortune considérable. Je suis jeune, en bonne santé, raisonnablement attirant...

— Raisonnablement, souligna Langdon.

Kit lui jeta un coup d'œil sévère. À une époque pas si lointaine, il n'avait jamais manqué une occasion de plaisanter. Hélas, son sens de l'humour l'avait abandonné depuis qu'il était sur le marché du mariage.

— ... et incapable de dénicher une femme convenable, enchaîna-t-il.

Il avait lui-même du mal à comprendre cet instinct mystérieux qui le poussait à critiquer toutes celles qui croisaient son chemin. Aucune ne lui semblait à la hauteur de ses attentes.

— J'en veux à Somerby, rétorqua Langdon. S'il ne s'était pas vanté de son inébranlable dévotion envers sa défunte épouse, tu modérerais tes ambitions.

— Tu n'es pas juste. J'ai mes propres critères.

Ses parents avaient eu de l'estime l'un pour l'autre, comme il était d'usage chez les aristocrates, et s'étaient comportés d'une façon appropriée en public comme en privé. Mais les sentiments que lord Somerby avait éprouvés pour sa chère Elizabeth étaient tout à fait inhabituels, voire excessifs. Entre membres des classes supérieures, les alliances ne se fondaient pas sur l'amour.

Elles ne reposaient pas davantage sur la fidélité. Si ce concept existait en théorie, Kit n'avait aucune envie de le pratiquer. Partager le lit d'une seule et même personne jusqu'à la fin de ses jours lui semblait à la fois intenable et abominablement monotone.

Quant à rechercher l'âme sœur... c'était tout aussi inconcevable. Pour diverses raisons. Épouse rimait avec devoir, passion avec maîtresses. Et l'amour... l'amour n'était qu'un rêve, aussi insaisissable que la paix.

Comme ces pensées lui traversaient l'esprit, une charmante demoiselle lui adressa un sourire. Il le lui rendit. Puis il nota la manière dont elle se cramponnait à son éventail.

Trop empressée.

Kit réprima un grognement de frustration. À ce rythme-là, il aurait de la chance d'épouser un âne !

— Tu n'es pas vraiment le parti idéal, railla Langdon.

— Je serai riche d'ici peu, non ? Je suis déjà comte. Que peut-on espérer de plus ?

— Pas grand-chose, sinon la tempérance, la loyauté et la responsabilité.

— Pff ! Qui voudrait d'un tel lourdaud ?

— La plupart des femmes en âge de se marier.

Au fond, tout irait mieux si Kit n'avait pas figuré dans le testament de Somerby. Il pourrait continuer à vivre comme avant dans un tourbillon de plaisirs et entretenir ses fantasmes sans avoir à les réaliser.

— J'ai assisté à tous ces bals, thés et autres soirées pour rien, maugréa-t-il.

— Une plaie, convint Langdon en bâillant dans sa main. Ce qui manque selon moi, dans ce genre

de réunion, c'est la nudité. Sur ce, je m'en vais au théâtre. Tu m'accompagnes ?

Kit se serait volontiers joint à lui, mais...

— Il faut que je reste. Ce n'est pas dans les loges des demi-mondaines que je rencontrerai ma future femme.

— Quand tu en auras assez, tu sauras où me trouver.

Kit salua distraitement son ami, trop occupé à se morfondre sur son triste sort. D'ailleurs, ils se verraient demain au White's. Depuis son retour de la guerre, ils s'y étaient donné rendez-vous tous les jours, puis étaient sortis chaque soir – à quelques exceptions près –, s'étourdissant dans les établissements les moins recommandables de Londres.

Ces trois dernières semaines, Kit s'était efforcé de fuir ce genre de distractions. Il avait adopté un comportement si exemplaire qu'il en avait presque la nausée. Force lui était de constater que ces sacrifices ne l'avaient mené à rien. Il était toujours célibataire.

Agacé, il étouffa un juron et se dirigea vers la salle de jeu. Ce n'était pas là qu'il résoudrait son problème, ces tables de black-jack étant réservées aux hommes et aux femmes mariées. Mais au moins, il pourrait s'y détendre.

Tête baissée, le regard rivé sur le parquet, il ne vit pas tout de suite la jeune femme qui venait vers lui. Il se redressa juste avant de lui foncer dedans.

— Excusez-moi, mademoiselle.

— Il n'y a pas de mal, monsieur.

Elle avait un accent du Sud. Elle lui sourit et un frémissement le parcourut. Elle était rayonnante.

Kit ne la reconnaissait pas. Or jamais il n'aurait pu oublier une créature aux cheveux d'un roux aussi vif. Elle avait de grands yeux bruns,

légèrement en amande. Ses lèvres gourmandes éveillèrent en lui un élan de désir qui le débous-sola.

Elle était mince et délicate. L'encolure de sa robe vert pâle mettait en valeur une poitrine modeste mais à l'arrondi appétissant. Ses joues colorées étaient sûrement le fruit d'une vie passée en plein air, mais Kit n'avait aucun mal à les imaginer rougir de passion.

Qu'est-ce qui me prend ? s'interrogea-t-il, sidéré. Ce n'était pas la première fois qu'une inconnue l'attirait, mais jamais il ne s'était senti ainsi englouti par une déferlante de désir.

Ce devait être la conséquence de trois semaines d'abstinence, une mesure drastique à laquelle il s'était plié dans sa quête de changement.

Il attendit que son émoi se dissipe. Peine perdue.

Elle le dévisageait d'un regard brillant d'intelligence, visiblement intéressée. Malgré lui, il en fut flatté.

Il la récompensa de son plus beau sourire.

— Je...

Il fut interrompu par l'arrivée d'un prétendant.

— Il me semble que vous m'aviez promis cette danse, mademoiselle Pearce.

— Bien sûr, monsieur Carroll.

Visiblement à contrecœur, elle se laissa entraîner vers la piste. Kit dut maîtriser son envie de la saisir par la main et de s'enfuir avec elle dans la nuit.

*Ça y est, je suis fou...*

Tant pis. Il lui suffisait de patienter, puis de se ruer sur elle dès qu'elle serait libérée des griffes de Carroll.

Mais l'intensité de sa réaction face à elle l'avait effrayé.



Il devait se ressaisir. Recouvrer ses esprits. La seule fois où il avait failli perdre tout contrôle remontait à la veille de sa première bataille.

Kit se détourna pour ne pas voir Mlle Pearce tournoyer telle une flamme vivante parmi les danseurs, et reprit son chemin en direction de la salle de jeu. Là, au moins, il connaissait les règles.

Tamsyn avait beau s'efforcer d'accorder toute son attention à son partenaire, elle ne put s'empêcher de suivre des yeux le grand blond au regard méfiant et à la carrure imposante qui quittait la salle de bal. Le mieux serait de se concentrer sur M. Carroll – d'une simple danse pouvait découler une conversation, elle-même suivie d'une ou plusieurs visites entraînant une relation amicale puis, avec un peu de chance, une proposition de mariage – mais elle en était incapable. D'une beauté exceptionnelle, l'inconnu lui avait paru singulièrement déterminé et sagace.

Trois semaines à Londres en quête du mari idéal lui avaient permis de constater combien étaient rares les hommes à la fois distingués, athlétiques et dotés d'intelligence.

Ceci étant dit, elle n'avait ni besoin ni envie d'un compagnon avisé. Encore moins attentionné. Au contraire, plus il serait distrait et insouciant, mieux elle se porterait.

Tant pis pour son rêve d'un mariage heureux comme celui de ses parents. Ses espoirs n'étaient que chimères et ne se réaliseraient jamais.

Pourtant, elle se surprit à interroger M. Carroll.

— Qui était ce gentleman ?

— Lord Blakemere.

Elle le dévisagea et il fronça les sourcils, perplexe.

— Pour ne connaître ni son nom ni son visage, c'est que vous devez vraiment être de la campagne.

Tamsyn était fière de ses origines. Toutefois, elle pouvait difficilement s'emporter contre M. Carroll sans mettre en péril ses projets d'union, aussi se contenta-t-elle de sourire.

— Nous sommes bien éloignés de la capitale, je vous l'accorde.

— Bah ! On ne peut pas vous en vouloir d'être née dans un trou paumé, je suppose.

Elle avait jugé M. Carroll plutôt attirant, bien qu'un peu maniéré. Son opinion le concernant chuta d'un coup. Ne pouvant lui tourner le dos et s'éloigner sans provoquer un scandale, elle continua d'enchaîner les figures de la gaillarde.

— Parlez-moi de lord Blakemere, l'encouragea-t-elle.

— C'est le troisième fils du marquis de Brownlowe, fit M. Carroll avec une pointe de dédain.

— Pourtant, vous dites bien *lord* Blakemere.

— Il s'est acheté un poste de commandement dans l'infanterie, comme la plupart des gens dans son cas. Il est parti à la guerre. Il a dû frimer comme un lion dressé parce que, à son retour, on lui a octroyé un comté. Mais sans revenus, ajouta M. Carroll en voyant le regard de la jeune femme s'éclairer. Il est fauché comme les blés.

Le cœur de Tamsyn se serra. Adieu, lord Blakemere. Le deuxième objectif qui l'avait incitée à venir à Londres consistait à se trouver un mari nanti. Pour racheter Chei Owr à son oncle et maintenir à flot son opération de contrebande, elle avait besoin d'un époux fortuné.

— Vous ne lui avez pas raconté le meilleur, lança le voisin de M. Carroll.

Avant que ce dernier puisse s'insurger contre cette interruption, l'autre reprit :

— Blakemere n'a plus qu'une semaine pour se dénicher une épouse.

— Sinon, que se passera-t-il ? demanda Tamsyn.

— Il perdra l'occasion d'hériter d'une jolie somme, glapit Carroll. Pas de femme, pas d'argent. Fin de l'histoire.

Hériter d'une jolie somme. Ces mots retentirent dans la tête de Tamsyn tandis qu'elle sombrait dans un silence songeur.

Intéressant.

À la fin de la danse, elle exécuta une petite révérence.

— Merci, monsieur.

— Puis-je vous apporter un rafraîchissement ?

— C'est gentil, mais j'aperçois là-bas ma marraine, lady Daleford, toute seule. Je me dois de lui tenir compagnie. Je vous prie de m'excuser.

Il parut irrité, mais son expression se radoucit tandis que le voisin se penchait pour lui chuchoter quelques mots à l'oreille. M. Carroll posa sur Tamsyn le regard d'un homme qui vient d'échapper à un vampire affamé.

Ravalant un soupir, elle se détourna. Ces messieurs discutaient vraisemblablement de sa situation pécuniaire. Tous ceux qui lui avaient paru prometteurs s'étaient volatilisés en apprenant qu'elle était sans dot.

Lady Daleford la contempla avec empathie. Elle agita son éventail.

— Ma chère, ne vous laissez pas abattre par les mauvaises langues. Votre père, Dieu ait son âme,

ne vous a pas rendu service en décédant sans avoir fait de testament.

— Je présume qu'il comptait s'en occuper plus tard.

Son frère, Jory, n'avait pas non plus jugé utile de prendre des dispositions à l'égard de sa nièce, aussi était-ce uniquement grâce à la générosité de lady Daleford que la jeune femme disposait d'une garde-robe convenable pour la durée de cette brève saison.

— Nous pensons tous avoir du temps devant nous, acquiesça lady Daleford.

Tamsyn préféra réorienter la conversation.

— Il est impensable que lord Blakemere ne dispose que d'une semaine pour se choisir une épouse.

— La rumeur vous est donc parvenue ?

Ainsi, c'était vrai.

— Pourquoi n'est-il pas assailli par des nuées de débutantes ?

Lady Daleford se renfrogna.

— Il l'est, mais il les ignore toutes. Je vous conseille de l'éviter. Lord Blakemere sera bientôt riche, mais il sera le plus épouvantable des maris.

— Vous êtes très sûre de vous, lady Daleford, marmonna Tamsyn, décontenancée.

Elle jeta un coup d'œil dans la direction où il avait disparu.

— Bien qu'il ait courageusement combattu nos ennemis à l'étranger, Blakemere est un voyou. Il appartient à une classe à part. De même que lord Langdon, ajouta lady Daleford, l'air pincé. Avant de découvrir qu'il était susceptible de recevoir un héritage, il se gardait bien de courir les soirées respectables. Il a un faible pour les danseuses et les actrices, et fréquente assidûment les salles de jeu.

— Comme la plupart des hommes de son rang, riposta Tamsyn. Et nombre de femmes, d'ailleurs. Même au fin fond des Cornouailles, les membres de la noblesse jouent aux cartes pour de l'argent et parient sur des chevaux.

Lady Daleford secoua la tête.

— Ici à Londres, une ville où prolifèrent les dépensiers, il est le plus grand des gaspilleurs.

Elle leva une main gantée.

— Croyez-moi, s'il finit par récupérer ce legs, il aura tout dilapidé d'ici un an.

Elle tapota la joue de Tamsyn.

— Ma chère, quand j'ai accepté de vous recevoir le temps de cette saison, je me suis engagée solennellement à vous tenir éloignée de tout candidat inapproprié. Vous êtes ici pour rencontrer un bon parti, et je ferai tout pour vous y aider.

— Je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance, répondit Tamsyn en toute sincérité.

— C'est le moins que je puisse faire pour honorer la mémoire de vos parents. C'est ce que ce bien-aimé Adam et cette délicieuse Jane auraient voulu pour vous. Encore que vous soyez un peu... mûre, pour une débutante...

Tamsyn ébaucha un sourire contrit. À vingt-quatre ans, elle était nettement plus vieille et sans doute plus expérimentée que ses rivales.

— Malgré cela et le manque de dot, vous descendez d'une lignée fort ancienne, ce qui vous permet de prétendre à un mariage relativement avantageux. M. Simon Hoult ne vous a pas quittée des yeux depuis votre arrivée. Il est le deuxième fils d'un baron. Vous pourriez tomber plus mal.

Tamsyn observa M. Hoult à la dérobée. Grand et brun, il arborait un large sourire.

— Ferait-il un mari attentionné ?

— Assurément ! Ses parents s'adorent, et je suis certaine qu'il suivra leur exemple.

Tamsyn ne pouvait espérer mieux et pourtant, elle n'en éprouvait aucune satisfaction. Encouragé par ce bref regard dans sa direction, le gentleman venait déjà vers elle. Il allait l'inviter à danser, puis requérir l'honneur de lui apporter une boisson fraîche. À quoi bon l'encourager, puisque ses chances étaient inexistantes ?

— J'ai une envie pressante. Excusez-moi, marmonna-t-elle.

Lady Daleford voulut protester mais Tamsyn s'enfuyait déjà. Elle se précipita dans le couloir jusqu'au vestiaire mais, au lieu d'y entrer, elle s'assit sur une banquette à l'extérieur et établit mentalement un inventaire des attributs du comte de Blakemere.

- 1) C'était un libertin sans scrupules.
- 2) Il dépensait son argent à tort et à travers.
- 3) Il cherchait une épouse dans le seul but de réclamer un héritage, et ferait par conséquent un piètre mari.

En somme, il était *parfait*.

Le cœur de la jeune femme s'emballa et un flot d'excitation l'envahit. En général, les blonds ne l'attiraient guère, mais celui-ci l'avait captivée dès l'instant où elle avait franchi le seuil de la salle de bal. Il avait les épaules larges et se mouvait avec une aisance absolue, comme si aucun obstacle ne pouvait l'effrayer. Elle n'avait pas été étonnée d'apprendre son passé de militaire.

Il avait un visage plutôt long, un nez légèrement épaté et les lèvres bien ourlées. De près, elle avait pu s'émerveiller de son regard d'un bleu éclatant. Il l'avait contemplée avec une sensualité palpable.

Elle chassa ces pensées de son esprit. Elle n'était pas à la recherche d'un amant mais d'un époux, de préférence volage et négligent. Lord Blakemere correspondait exactement à ces critères. Parviendrait-elle à le séduire ?